

La fin du voyage. Hasard et parodie chez Lahontan

Réal Ouellet

Volume 22, numéro 2, automne 1986

Voyages en Nouvelle-France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036893ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036893ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, R. (1986). La fin du voyage. Hasard et parodie chez Lahontan. *Études françaises*, 22(2), 87–96. <https://doi.org/10.7202/036893ar>

La fin du voyage. Hasard et parodie chez Lahontan

RÉAL OUELLET

À première lecture, l'œuvre de Lahontan¹ se révèle parfaite illustration de la relation de voyage en Amérique : formellement, sa structure fragmentée fait alterner de longues plages narratives autodiégétiques, racontant une aventure de dix ans en terre canadienne, avec des blocs encyclopédiques compacts sur la faune et la flore, le commerce, les mœurs amérindiennes ; sur le plan idéologique, elle emprunte la pente contestataire² de presque toutes les relations qui en arrivent à valoriser la culture sauvage aux dépens de la civilisation européenne

1 Toute mes références renvoient à l'édition originale *Nouveaux Voyages de Mr le Baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale* [], t 1, La Haye, Frères L'Honoré, 1703, *Mémoires de l'Amérique septentrionale, ou la Suite des Voyages de Mr le Baron de Lahontan* [], t 2, La Haye, Frères L'Honoré, 1703 et le *Supplément aux Voyages du Baron de Lahontan, Ou l'on trouve des Dialogues curieux entre l'Auteur et un Sauvage de bon sens qui a voyagé L'on voit aussi plusieurs observations faites par le même Auteur, dans ses Voyages en Portugal, en Espagne, en Hollande, & en Dannemarck*, t 3, La Haye, Frères L'Honoré, 1703 Les deux premiers tomes parurent ensemble fin 1702 et le troisième dix ou douze mois plus tard Sur cette question, voir mon article à paraître dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*

2 Qu'un humble frère récollet comme Sagard (*le Grand Voyage du pays des Hurons*, 1632) se fasse l'apologiste des vertus huronnes ou qu'un Chrestien Leclercq (*Nouvelle Relation de la Gaspésie*, 1691), appartenant au même ordre, fasse dialoguer un sauvage micmac contre la civilisation européenne (p 75-85), on le conçoit, mais que le jésuite Lejeune, plein de mépris pour les Montagnais, oublie ses préventions au point d'écrire un chapitre quasi dithyrambique sur les « choses bonnes qui se trouvent dans les Sauvages » « [] je vois ici sur les espauls de ce peuple les testes de

Examinons d'abord les textes dans leur ensemble, en étalant devant nous les trois tomes comme une immense carte géographique. Les *Nouveaux Voyages* contiennent vingt-cinq lettres envoyées par Lahontan à un vieux «cagot de parent», entre le 8 novembre 1683 et le 31 janvier 1694. Au centre du recueil, la longue XVI^e lettre occupe une position stratégique : formellement, elle va des pages 136 à 185, couvrant 18 % du texte ; chronologiquement, elle se situe entre septembre 1688 et janvier 1689, soit cinq ans après l'arrivée dans la colonie et cinq ans avant la fuite vers le Portugal ; diégétiquement, elle est une espèce de condensé de la relation de voyage : placé pour la première fois en position de protagoniste, le personnage de Lahontan quitte la «colonie» à la tête d'un détachement de troupes pour explorer l'inconnu ; faute de comprendre les langues amérindiennes, il revient sept mois plus tard sans avoir découvert le fabuleux pays des Tahuglaux, au-delà de la Rivière Longue. Les *Nouveaux Voyages* pourraient donc être lus comme un périple initiatique manqué : trajet vers l'éden inaccessible, épreuves, insertion partielle dans la communauté sauvage, puis retour vers la civilisation européenne. Si le voyageur n'a pas pénétré jusqu'au cœur de l'espace édénique, il a du moins rapporté, comme Jean de Léry deux siècles plus tôt, l'image dérangeante du Sauvage³.

Sans être fausse, cette lecture est partielle et réductrice. Certes les *Nouveaux Voyages* relatent un périple, mais ils ne constituent pas à eux seuls le texte de Lahontan. Les *Mémoires sur l'Amérique septentrionale* forment la seconde partie d'un ensemble qui s'ouvre sur un troisième volume composé des célèbres *Dialogues* et des *Voyages en Portugal et en Dannemarck*. Par leur visée taxinomique et encyclopédique, les *Mémoires* appartiennent encore à la relation de voyage en ce qu'ils rassemblent et ordonnent les données dispersées dans la relation épistolaire des *Nouveaux Voyages* : géographie physique du Canada, commerce, mœurs des Sauvages... Les *Nouveaux Voyages* et les *Mémoires* réunissent donc les deux caractères principaux de la relation de voyage : la fiabilité documentaire et l'exotisme de l'aventure en pays inconnu. Dans cette perspective, le tome 3 pourrait sembler superfétatoire, pièce rajoutée pour prolonger un succès de librairie. Voyons plutôt le texte. Les *Dialogues* opposant le Huron Adario et le prototype de l'Européen colonisateur (Lahontan, en l'occurrence) sont suivis des *Voyages en Portugal et en Dannemarck* qui reprennent le fil du récit abandonné à la fin des *Nouveaux Voyages*, quand Lahontan arrive au Portugal après sa fuite

Jules César, de Pompée, d'Auguste, d'Othon [] Pour l'esprit des Sauvages, il est de bonne trempe [] Ils s'entraiment les uns les autres, et s'accordent admirablement bien [] Ils sont fort libéraux entr'eux []» (*Relation de 1634 de Paul Lejeune Le missionnaire, l'apostat, le sorcier*, Édition critique par Guy Laffèche, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1973)

3 Sur cette irruption du Sauvage dans la conscience européenne par le biais de la relation de voyage, cf. Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 215-248.

du Canada. Bien loin de couper les attaches avec le monde américain, ces *Voyages en Portugal et en Dannemarck* multiplient les renvois par le jeu des comparaisons et la reprise du thème de la sorcellerie souvent abordé dans les *Nouveaux Voyages* et les *Mémoires* : dans sa propre patrie du Béarn, Lahontan est pris pour un sorcier par les paysans (lettre 5). Le bûcher de l'Inquisition est plus dangereux que le poteau de torture des Iroquois !

L'architecture complexe des trois volumes permet de jeter des ponts d'une partie à l'autre et provoque des reprises thématiques ou narratives qui dynamisent l'ensemble dans le sens d'un double mouvement centrifuge et centripète. La matière est tour à tour disséminée dans divers lieux du texte et rassemblée en des points nodaux stratégiques : notes infrapaginales, tables, renvois explicites... Le renvoi en lui-même n'est qu'un élément partiel d'une stratégie plus retorse. S'il fonctionne systématiquement comme une entrée de dictionnaire, il peut aussi s'amplifier au point de devenir mise en abyme prospective, anticipatrice. Les *Dialogues* développent un thème esquissé rapidement dans les conversations avec un médecin portugais (*Nouveaux Voyages*, lettre 24) ; la longue discussion sur la guerre dans les *Dialogues* n'est pas seulement précédée par plusieurs passages des *Nouveaux Voyages*, elle est surtout une *variation* (comme on parle de variation musicale) sur un passage étonnant des *Mémoires* : le chef huron Kondiaronk, surnommé le Rat, dont la figure réapparaîtra dans les *Dialogues* sous les traits d'Adario, ouvre le chapitre sur «la Guerre des Sauvages» par des réflexions paradoxales touchant son embarras «de voir que les hommes fissent la guerre aux hommes» :

Vois-tu, disoit-il, mon frère, nos chiens s'accordent parfaitement bien avec ceux des Iroquois, & ceux des Iroquois avec ceux des François [...] Concluons donc, mon cher frère, que la raison des hommes est le plus grand instrument de leur malheur, & que s'ils n'avoient point la faculté de penser, de raisonner & de parler ils ne se feroient pas la guerre comme ils font sans aucun égard à l'humanité & à la bonne foi (p. 173-174).

Réflexions surprenantes à plus d'un titre. Dans les *Nouveaux Voyages*, le Rat, de propos délibéré, avait provoqué le massacre de Lachine pour se venger des Français ; en outre, cette irruption de la parole amérindienne détonne dans les *Mémoires* dont le style est plutôt sagement descriptif ; enfin, la dénonciation de la raison comme source du mal semble contredire l'entreprise même des *Mémoires* (système raisonné de connaissances sur l'Amérique) comme celle des *Dialogues*, fondée sur le raisonnement.

À examiner de plus près la distribution de la matière dans les *Mémoires*, présentés comme purement informatifs, on se rend vite compte que la disposition des entrées, sous des dehors objectifs, procède d'une visée hautement critique. Après l'introduction géogra-

prique attendue («Description abrégée de Canada») et avant la longue section sur la faune et la flore (p. 40-65), prennent place successivement deux «Tables», l'une des «Nations Sauvages», l'autre des «Animaux». Étrange voisinage si l'on se souvient que l'essentiel du commerce venait de la traite des fourrures! Le commerce, justement, vient ensuite, après la faune et la flore, suivi du «Gouvernement», pour bien marquer la dépendance de celui-ci à l'égard de celui-là. Suivent quelques pages (p. 84-90) sur «l'intérêt des François et des Anglois». Tout le reste des *Mémoires*, soit plus de la moitié du texte, est consacré aux mœurs, croyances et langues des Sauvages qui se trouvent ainsi soumis à «l'intérêt» des deux puissances colonisatrices. On comprend mieux dès lors que les traits positifs et négatifs des Amérindiens s'équivalent puisque l'important ne réside pas dans leur être, mais dans leur capacité de favoriser l'intérêt d'une métropole. Il nous faut donc l'admettre : l'œuvre entière ne tire sa cohérence ni de la distribution de la matière sélectionnée ni du genre polymorphe de la relation de voyage.

Dans des études antérieures, j'avais essayé de caractériser l'écriture de Lahontan comme une entreprise de démystification de l'histoire événementielle et causale telle que la pratiquera Charlevoix, par exemple, et j'avais montré comment les *Dialogues* n'étaient pas un hymne à la supériorité du monde sauvage sur la civilisation européenne mais une *parodie*⁴ de deux discours conformes, l'un sur la civilisation, l'autre sur la sauvagerie. Dans les deux cas, l'ironie apparaît moins comme refus d'un mode de pensée ou d'écriture que comme accélérateur sémantique : elle dynamise le sens en multipliant ses trajets vers divers carrefours signifiants et le rend aléatoire. De ce fait, l'ironie empêche le texte de se constituer véritable relation de voyage, c'est-à-dire récit héroïsant et inventaire fiable.

En tant que récit, la relation de voyage polarise l'information et la distribue dans la seule perspective du narrateur. En outre, elle multiplie les ruses et les subterfuges visant à transformer l'échec du voyage en événement historique. Même le plus modeste voyageur, comme l'humble frère Sagard, accumule les artifices rhétoriques pour construire, dans l'implicite du discours, la figure du héros. Un premier procédé consistera à jouer habilement des pronoms personnels sujets. Veut-il mettre en relief la figure du protagoniste, le narrateur attribue l'action valorisante à l'individu missionnaire traitant avec un groupe indifférencié : «nous traitâmes des Epicérinys un morceau d'Esturgeon, pour un petit cousteau fermant que je leur donnay». Veut-il le dissocier d'un échec ou d'une faute collective, le sujet de l'action devient troisième personne excluant le protagoniste : quand le canot de Sagard va se briser contre les rochers, le narrateur attribue la res-

4. *Parodie* au sens étymologique de *chant-à-côté* (*para-odè*), reprise avec variations.

pensabilité aux Hurons décrits comme passifs devant les éléments naturels «mes Sauvages furent contraincts de prendre terre⁵ » Plus fréquemment, il greffera, sur le corps du récit principal, une série de micro-récits hypothétiques qui s'inscrivent en marge de la diégèse et risquent d'en perturber la cohérence «Comme notre cabane n'étoit composée que de nattes de jonc, le feu s'y prit la nuit & nous auroit bruslés, si je n'avois renversé promptement la natte qui servoit de porte à nostre petit logis⁶ » Repoussoir diégétique, le micro-récit dramatise l'insignifiant, le transmue en événement

Dans l'œuvre de Lahontan, le narrateur refuse d'héroïser le protagoniste. Bien loin de le célébrer, il semble expliquer sa réussite par le hasard, comme l'atteste le récit de l'attaque de Plaisance par les Anglais

Je pris soixante Matelots *Basques* pour les empêcher de mettre pied à terre [] sept ou huit cens *Anglois* embarquez dans vingt chaloupes, ayant voulu aborder dans cet endroit-là, ces vigoureux *Cantabres* pleins de feu, se jettèrent à découvert malgré moi, un peu trop tôt sur le rivage, & par ce moyen obligèrent les *Anglois* à changer de route, & à voguer à force de bras jusques derrière un petit cap, où ils jettèrent un baril de goudron, qui brûla deux arpents de broussailles (p 242-243)

Il eût été facile au narrateur d'expliquer la défaite anglaise par une ruse de Lahontan, puisqu'un officier français prisonnier des ennemis raconta que ceux-ci, voyant apparaître soixante matelots apparemment sans défense flairèrent un piège pour les attirer dans une embuscade (p 245). Lahontan rate donc ici une belle occasion de justifier par avance sa fuite de Plaisance, au terme de son aventure en terre américaine⁷

De même qu'il refuse de constituer son protagoniste en héros, le narrateur mine systématiquement toute valorisation de l'action. L'ironie réside moins dans le ton que dans le refus de lier une action à un jugement de valeur, de l'insérer dans une logique événementielle. Le traitement infligé au protagoniste est exactement le même que celui réservé à tous les acteurs de l'histoire. Lahontan narrateur travaille

5 J'ai étudié cette question dans «Héroïsation du protagoniste et orientation descriptive dans le *Grand Voyage du pays des Hurons*», *Voyages, récits et imaginaire*, Paris Seattle Tubingen, Biblio 17, 1984, p 219-239

6 Hannepin, *Description de la Louisiane*, Paris, Auroy, 1683, p 117-118. Sur cette question, cf «Le discours fragmenté de la relation de voyage», *Saggi e Ricerche di letteratura francese*, n° 25, 1986, p 175-200

7 Le récit des *Nouveaux Voyages* est confirmé par la correspondance officielle de Brouillan, gouverneur de Plaisance. Dans une lettre au ministre du 1^{er} octobre 1692, Brouillan vante la «vigilance» de Lahontan «pour empescher les Ennemis de faire une dessante dans un lieu où il estoit à craindre qu'ils ne la fissent» (Archives des Colonies, C¹¹C, vol 1, f 210), un an plus tard, le ton change radicalement «monsieur de Lahontan ne se mesle icy de rien du tout, que ce qui peut servir à ses plaisirs» (*ibid*, f 276)

comme les antiromanciers des XVII^e et XVIII^e siècles⁸, dont l'entreprise complexe vise à faire du texte un lieu référentiel où tiendrait le monde entier, en même temps qu'un espace rhétorique gonflé de tous les topoï «américains» de l'univers culturel européen. Les *Nouveaux Voyages* et les *Mémoires* constituent la somme encyclopédique la plus achevée du début du XVIII^e siècle sur l'Amérique du Nord et, hors l'épisode de la Rivière Longue, on n'a pu jusqu'ici contester sérieusement l'exactitude factuelle des données géographiques, historiques ou ethnohistoriques. De ce point de vue, l'œuvre constitue le point d'aboutissement de toute la tradition de voyage en terre canadienne; en même temps, l'ironie, comme figure structurante du récit, clôt cette tradition, non pas en la niant, mais en la posant comme aléatoire. L'épisode de l'attaque de Phips contre Québec (*Nouveaux Voyages*, lettre XX) est exemplaire à cet égard. Le narrateur utilise les mêmes ingrédients historiques que tous les autres mémorialistes : faiblesse de défenses de la ville contre une flotte de trente-quatre vaisseaux, action rapide de Frontenac, sommation hautaine de Phips, réponse fière du gouverneur, échange des prisonniers... S'y trouve même l'inévitable restriction de validité qui ouvre presque tous les récits de l'événement : «[...] si le Commandant de cette Flote eût fait sa descente avant nôtre arrivée à *Quebec*, & même deux jours après, il auroit emporté cette Place sans coup ferir [...]». Mais, au lieu de dramatiser la précarité de la situation, donc de valoriser l'action racontée, le topos ouvre une séquence ironique, évidente dès la phrase suivante : «Le Sieur *Joliet* qui étoit dans sa Barque avec sa femme & sa belle-mère, fut pris par cette Flote sur le Fleuve *St. Laurent*». Que trente-quatre navires sur le pied de guerre n'attaquent pas une ville manifestement sans défense mais s'emparent d'une barque et de ses trois occupants inoffensifs met en cause tout autant le récit historique donné comme vrai que l'attitude de l'attaquant qui «s'amusoit à gober des mouches à deux lieues de *Quebec*». Pour mieux fixer l'ironie au cœur du texte, le récit reproduit en style direct la longue sommation apportée par l'envoyé de l'amiral Phips et retarde la réponse de Frontenac par une expansion burlesque dilatoire :

Mr. *de Frontenac* [...] ordonna au Capitaine de ses Gardes de faire planter un Gibet devant le fort pour faire pendre ce pauvre Major, qui selon toutes les apparences devoit entendre le François, puis qu'il fut sur le point de s'évanouir lors qu'il entendit cette funeste Sentence. [...] Mr. *de Frontenac* prétendoit que c'étoit une Flote de Fourbans ou gens sans aveu, puis que le Roi d'Angleterre étoit en France; Mais à la fin, s'étant apaisé, il dit à ce Major de s'en retourner incessamment à bord de son Amiral [...]. Il finit sa réponse en jettant au nez du Major la lettre de son Amiral, ensuite il lui tourna le dos. Alors ce pauvre Ambassadeur un peu rassuré prit la liberté de demander à Mr. *de Frontenac*, portant sa montre à l'œil, s'il ne vouloit pas lui don-

8. Cf. R. Ouellet et Cl. Rigault, «Le discours oxymorique de l'anti-roman», *Saggi e Ricerche di letteratura francese*, vol. XIV, 1975, p. 109-154.

ner sa réponse par écrit avant que l'heure fut passée. Mais il lui répondit, avec autant de fierté que de dédain que son Commandant ne méritoit pas qu'il répondit d'autre manière que par la bouche des Mousquets & des Canons.

En mettant sur le même pied l'important (la fin possible de la colonie française) et l'accessoire (l'évanouissement de l'envoyé anglais), l'attitude noble («avec autant de fierté») avec le geste caricatural («portant sa montre à l'œil»), la mise en scène textuelle joue sur le double plan de la logique des actions et de l'implication du narrateur dans son récit. Comment assigner une place et proposer une explication logique à l'attaque de Phips dans une histoire cohérente de la Nouvelle-France quand tous les éléments diégétiques sont posés sur le même registre? Comment le lecteur peut-il évaluer la situation quand le geste d'éclat se fige dans la grandiloquence et le détail concret sombre dans le risible? Le parti-pris ironique ne récuse pas les faits mais leur enchaînement logique; il ne met pas en cause l'événement mais la possibilité de le muer en histoire⁹

L'utilisation de la référence savante servira une même fin. D'une étude inédite de Rémy Ferland, il ressort que la citation de la Bible ou d'un auteur latin, bien loin d'auréoler le protagoniste mis au rang des héros de l'Antiquité, le coupe de l'action individuelle, concrète, pour l'assimiler au référent culturel : «[...] les Nobles, les Marchands, & tous les Habitans en général se préparent à faire de grandes réjouissances à l'arrivée de ce Gouverneur, qu'ils attendent avec autant d'impatience que les Juifs font le *Messie*» (*Nouveaux Voyages*, p. 197); le gouverneur détesté de Plaisance, Brouillan, «auroit peut-être eu raison de s'écrier joyeusement *induct in Scullam*¹⁰» (*ibid*, p. 264-265). Pas plus qu'il ne porte de traits distinctifs, l'individu ne joue de rôle spéci-

9 Voir encore la conclusion de l'épisode «[] on peut dire qu'ils [les Anglais] ne manquèrent point de courage, & que s'ils ne réussirent pas c'est, parce qu'ils ne connoissoient aucune discipline militaire, qu'ils étoient affoiblis des fatigues de la Mer, & qu'enfin le Chevalier *William Phips* manqua tellement de conduite en cette entreprise qu'il n'auroit peu mieux faire s'il eût été d'intelligence avec nous pour demeurer les bras croisez [] Cette victoire que nous remportames sur les Anglois, nous encouragea tellement que nous les suivimes, jusques à leur Camp, auprès duquel nous passames la nuit couchez sur le ventre, dans le dessein de les attaquer à la pointe du jour. Ils nous en épargnerent la peine, car ils s'embarquerent à minuit en si grande confusion que nous en tuâmes environ cinquante plutôt par hazard que par adresse, dans le tems qu'ils se jettoient dans leurs chaloupes» (p. 215). Aucune stratégie ne préside à l'action, mais le hasard seul, qui distribue les figurants comme des pantins.

10 L'ironie, quoique moins perturbatrice narrativement, se marque encore davantage dans le passage suivant «Dès que l'*Iroquois* eut cessé de parler, [] Mr de la Barre, [] rentrant dans sa tente, se mit à pester comme il faut, jusqu'à ce qu'on lui eût représenté que *Iroca progenies nescit habere modos*» (*Nouveaux Voyages*, p. 55), ou encore dans celui qui clôt une scène où l'on vient d'offrir de jeunes Amérindiennes à Lahontan et à ses hommes «La tentation auroit été plus forte dans un autre tems, le mets ne valoit rien pour des voyageurs affoiblis de travail, & d'abstinence, *sine Cerere & Baccho friget Venus*» (*ibid*, p. 161-162).

fique dans une logique des actions. L'histoire est un théâtre aux représentations multiples mais toujours semblables, invariables dans le temps et dans l'espace. L'acteur et l'événement ont disparu, emportés par l'ironie qui a mué la relation épique en fable burlesque

L'ironie jouera un rôle tout aussi considérable dans l'inventaire du monde sauvage. Aline Côté-Lachapelle a montré¹¹ comment les jugements de valeur portés sur les Amérindiens ne s'inscrivent pas dans les trois phases successives attendues de la relation de voyage — le préjugé contre le sauvage (barbare, «sans Foy ny Loy»...), la destruction du préjugé et l'apologie —, mais se partagent négativement et positivement dans tous les lieux du texte. La dynamique ne vient pas d'une évolution sémantique mais d'une distribution qui refuse les hiérarchies et les catégories étanches.

En étudiant la position du narrateur face à la colonisation, on arriverait à la même conclusion. Le texte ne passe pas d'une pensée colonisatrice vers son opposé : il valorise autant l'apologie que la critique¹². Il condamne la colonisation dans sa pratique comme dans son principe, mais il multiplie les projets de défense et de développement de la colonie.

En plaçant le narrateur à distance ironique de l'action racontée, le récit rend fort problématique l'identité du narrataire¹³. D'autant que le destinataire de l'œuvre entière ne semble guère consistant : le «vieux cagot de parent» n'est qu'une fiction commode pour dramatiser le récit¹⁴

11 «Le discours du récit de voyage et ses effets chez Lahontan», *Études littéraires*, X, 1-2, avril-août 1977, p. 195-219

12 Dans le même temps et de manière proportionnelle, on valorise tout à tour les valeurs européennes et amérindiennes — signe qu'on demeure dans un monde manichéen

13 Dans leur préface aux *Nouveaux Voyages* et aux *Mémoires*, les éditeurs écrivent de l'auteur qu'«on pourroit justement lui attribuer les qualitez nécessaires à tout narrateur, d'écrire comme s'il n'avoit ni Patrie, ni Religion». Cette phrase sera reprise par les jésuites, en juillet 1703, dans leur compte rendu du *Journal de Trévoux* pour stigmatiser Lahontan : «Non seulement il est difficile de deviner s'il est Catholique ou Protestant, on a même de la peine à se persuader qu'il soit Chrétien. À l'égard de sa Patrie on ne s'aviserait jamais de le prendre pour un François s'il n'avoit eu soin d'avertir qu'il est né en Bearn.» Lahontan leur réplique vivement dans une lettre publiée par l'Histoire des *Ouvrages des Savans* en septembre 1705. Malgré les dénégations de Lahontan et en dépit des préventions des jésuites, ceux-ci n'avaient peut-être pas tort de mettre en cause le narrateur explicite et, par le fait même, son narrataire identifié comme un «vieux cagot de parent». J'ai reproduit le compte rendu du *Journal de Trévoux* et la réponse de Lahontan dans *Sur Lahontan : comptes rendus et critiques*, Québec, l'Hétière, 1983.

14 Par son utilisation massive de la prétention, de l'ellipse, de la restriction de validité, la fiction épistolaire permet de multiplier les embrayeurs de suspense : «Il me seroit assez facile d'en nommer quelques-uns, si je ne craignois que d'autres que vous vinssent à lire ces Mémoires» (*Mémoires*, p. 30), «Je ne vous dis rien de son entrevue avec Monsieur & Madame de Denonville, remettant de vous en faire le récit *inter privatos parietes*» (*Nouveaux Voyages*, p. 202).

et fragmenter l'information ; les *Mémoires* sont un traité encyclopédique artificiellement présenté comme une longue lettre adressée au même correspondant qui ne laisse pas de trace dans l'énoncé au-delà des premières pages ; les *Dialogues* n'ont pas de destinataire identifiable et les *Voyages en Portugal et en Dannemarck* reprennent la formule épistolaire des *Nouveaux Voyages*. Faute de trouver une instance réceptive, l'œuvre invite le lecteur à sortir de l'immanence du texte pour s'interroger sur la personne même du sujet écrivant.

À plusieurs reprises dans son œuvre publiée comme dans diverses démarches, Lahontan a tenté de plaider sa cause auprès du pouvoir : projet de défense des Grands Lacs, demande de retourner en France pour régler la succession de son père mort ruiné, justification de sa conduite à Plaisance... Chaque fois, le pouvoir absolu, incarné par le secrétaire d'État de la marine, l'a rabroué, le plus souvent sans même lui répondre. Si la parole revendicatrice est vaine, à moins qu'elle ne se pervertisse en mensonge, la seule parole possible est ironique. Ainsi s'explique le comportement de Lahontan lorsque, après une errance d'une dizaine d'années, il se fixe à la cour de Hanovre où il semble s'attirer l'estime de Leibniz. Face à celui-ci, il emprunte un ton ironique plutôt surprenant. Au grand philosophe qui s'informait auprès de M^{lle} von Pelnitz «si M. le Baron de La Hontan avec son voyage et ses dialogues est quelque chose d'imaginaire et d'inventé, comme ce Sadeur qui a esté chez les Australiens», l'auteur des *Nouveaux Voyages* écrit :

Le B. de Lahontan repond luy meme qu'il existe selon toute les apparences, et qu'il existera pendant que ses creanciers feront des vœux et des prieres pour qu'il ne cesse pas si tost d'exister. En second lieu c'est un fait certain que son Adario existoit lorsqu'il lui parloit. Mais on ne se rend point garand de la continuation de son Existence, car comme il n'est rien d'existant à perpetuité dans ce monde, à la reserve de Dieu, il se peut que depuis vint ans notre Ameriquain ait cessé d'exister¹⁵.

Refus de se livrer, système défensif imparable pour ce «philosophe sauvage» désillusionné de tout, peu importe : l'ironie est ici, comme dans les écrits publiés, refus de cautionner — quelque vérité que ce soit — par le témoignage. Lahontan écrivain ressemble au pamphlétaire dont parle Marc Angenot¹⁶. Porteur d'une vérité «aveuglante»,

15 J'ai reproduit cette correspondance dans *Sur Lahontan*[] (*op. cit.* p. 113-115) et dans l'article déjà mentionné à paraître dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*

16 «La parole pamphlétaire esquisse d'un cadre typologique», *Études littéraires*, août 1978, p. 255-264, repris et développé dans *la Parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982

mais d'avance persuadé de ne pouvoir convaincre un public gagné par l'imposture, il s'attaque seul au pouvoir arbitraire, à l'injustice triomphante. Son pessimisme foncier l'enferme dans une rhétorique du pathos et l'entraîne dans une dénonciation du mal qui n'interpelle pas les coupables. Don Quichotte, errant dans sa plaine, s'est retiré du monde. Sa parole ironique lui tient lieu de compagnon.